

RENDRE LE MONDE VISIBLE

Sylvia OSTROVETSKY

«Voilà un autre chose que nous avons appris de votre pays, dit Mein Herr, faire des cartes. mais nous l'avons poussée plus loin que vous. A votre avis qu'elle serait la plus grande échelle de carte utile ?

- Je dirais au cent millième, un centimètre au kilomètre.

- Seulement un centimètre ! s'exclama Mein Herr. Nous avons atteint cela très vite. Puis vint l'idée grandiose ! Nous avons réellement fabriqué une carte du pays, à l'échelle d'un kilomètre au kilomètre !

- Vous en êtes-vous beaucoup servi ? demandai-je.

- Elle n'a jamais encore été déroulée, dit Mein Herr ; les fermiers ont fait des objections ; ils ont dit que ça couvrirait tout le pays et que ça cacherait le soleil ! Aussi nous utilisons le pays lui-même comme sa propre carte et je vous assure que ça marche aussi bien.»

I. Présentation - Représentation

P. Morin, traducteur Des intellectiones de P. Abélard, propose de rendre le terme speculationibus par «représentations mentales». Il s'en explique en note. Le terme français «spéculation» qui désigne une recherche abstraite, une théorie, ne conviendrait pas. Le terme le plus adéquat serait sans doute «contemplation» utilisé par Boèce mais sa connotation française est trop mystique, d'où le choix du terme «représentation» .

Ce terme est si fréquemment utilisé de nos jours que nous prendrons ici le prétexte du traité d'Abélard pour nous distancer au contraire d'une utilisation contemporaine à la source à nos yeux de bien des malentendus .

Dans son traité, Abélard fait la différence entre l'intellection et les cinq autres «affections» de l'âme, à savoir, «la sensation, l'imagination, l'estimative, la science, la raison». A aucun moment il ne laisse entendre que l'intellection pourrait être ramenée à une opération unique de redoublement telle que l'évoque de façon équivoque à nos yeux le terme représentation. Nous éviterons en conséquence d'utiliser comme terme générique, un vocable qui ramène la pensée à une visite renouvelée («re») de la façon dont le monde se «présente» à nous.

Précaution d'autant plus nécessaire que le «métier» de géographe consiste effectivement à «re-présenter», c'est-à-dire décrire soit par les mots, soit par la carte, les diverses dispositions des choses et des hommes. Précaution d'autant plus importante que nous proposons à notre tour d'étendre, même si c'est sous la forme d'une restriction visuelle, notre champ à la description des espaces interstitiels, relationnels, à l'exemple de la «proxémique» - terme d'E. Hall - ou, entre les choses et les hommes, à l'exemple de l'urbanisme.

Si toute pensée était réductible à la représentation comme nous le propose P. Morin et toute une cohorte de chercheurs philosophes, psychologues, sociologues contemporains, décrire par le moyen d'un texte ou d'une carte serait du même ordre que «intelliger», et objet et opération se confondant, la géographie vaudrait pour tout procès cognitif tandis qu'à l'inverse, la spéculation vaudrait pour toute forme de description écrite ou cartographique.

En ramenant ainsi «spéculation», «intellection», «contemplation» à la représentation, on s'enlève selon nous les moyens d'une description précise des opérations qui veulent saisir dans leurs rapports le monde qui nous est donné et le moyen qui nous le fait voir et entendre.

Cette configuration spéculaire dont on reconnaîtra au passage la prégnance contemporaine dans l'ordre du savoir et de la pensée savante permet sans doute de se débarrasser par le biais d'une image, du «poids du réel»,

de réduire sous la forme d'un jeu de miroir en abysses, l'épaisseur du monde, des hommes et des choses qu'il supporte...

Cette métaphorisation optique dont on connaît la prégnance dans la pensée hégélienne et marxiste - «boîte noire», «reflet inversé» - notamment, est au cœur d'une question qui concerne effectivement une théorisation des choses et des sociétés en tant que corporéité d'un côté, et le monde conçu, transformé, perçu par ces mêmes sociétés comme partie extensive de cette «matérialité», de l'autre.

C'est en faisant l'effort de comprendre comment les hommes en société produisent et gèrent leur propre matérialité, le «corps social» au sens propre du terme, de même que leur environnement conçu comme son prolongement, que nous aurons des chances peut-être de ne pas tomber dans une définition doublement abstraite où la société n'est plus qu'un ensemble de normes, de règles, de divisions conceptuellement définies d'un côté tandis que le monde physique qui en est le support est réduit à l'état de reflet ou de produit sui generis de cette même abstraction de l'autre.

Le savoir ici selon nous ne consiste pas à élider le poids des choses sur le modèle des mathématiques mais au contraire à connaître les lois ou plus modestement les règles de fonctionnement de sa production. Science empirique, sinon dans sa démarche du moins dans son objet, qui ne peut jamais faire l'économie de la vie matérielle comme dirait M. Duras.

II. Du singulier à l'universel.

Toute réflexion épistémologique part de deux points de vue opposés que nous connaissons tous. Sans parler de ceux qui tentent de passer d'une attitude à l'autre selon un aller et retour «dialectique», le point de vue qui considère que la pensée humaine projette sur le monde ses propres découpages, ses propres notions et concepts ; celui qui à l'inverse veut induire du réel toute connaissance.

La difficulté réside dans le passage entre le réel qui se donne comme ensemble de singularités et les «Universaux» qui permettent de les réduire comme seul accès possible à la réalité.

Sous une forme ou sous une autre, entre Platon et Aristote, entre nominalistes et réalistes puis entre empiristes et rationalistes, nous n'en finissons pas d'alimenter cette «Querelle». Chaque époque tente de donner sa réponse et le moindre des paradoxes, c'est que toute insoluble soit-elle, il n'empêche que c'est à partir d'elle que le savoir se crée. Au fondement de la pensée savante une réponse impossible et la nécessité d'inventer sinon des réponses du moins des hypothèses nouvelles...

Un pas nous semble cependant avoir été fait lorsqu'au tournant du 11^{ème} et du 12^{ème} siècle, Abélard s'est avisé de faire de la langue le médium obligé permettant sinon le passage du moins l'articulation du singulier à l'universel. Le langage se présente du côté face ou pour parler à notre façon, du côté du signifiant, comme pure singularité et arbitrarité ; côté pile comme signification ou contenu supposé.

Pour rappeler d'un mot les termes de cette Première Querelle, Roscelin de Compiègne professait que «seules existaient des substances individuelles, et que, par conséquent, tous les noms qui ne représentaient pas ces substances individuelles n'étaient que des produits du langage, des mots, des souffles de voix» sans existence propre. Cette position était à l'époque d'autant plus dangereuse qu'elle ébranlait le dogme de la Sainte Trinité. Selon ce raisonnement, en effet, soit n'existaient que les trois Personnes et Dieu n'était plus qu'un nom, soit Dieu seul existait au contraire et il était Un et indivisible... Étant donnée sa gravité, le concile de Soissons en 1092 avait derechef condamné Roscelin.

C'est alors que selon la coutume intellectuelle de l'époque, P. Abélard le provoque lors d'une disputatio fameuse et triomphe du condamné en fournissant l'argument suivant : «le mot, le son de voix, le bruit causé par le contact de l'air avec les cordes vocales, ce bruit que j'entends est un être particulier, individuel.» Il ne peut

en aucun cas être universel. Entre le nominalisme qui donne à la voix la capacité notionnelle et conceptuelle et le réalisme qui affirme l'existence de l'universel, Abélard proposait de donner à cette voix une épaisseur qui allait faire de cette vibration singulière, de cet être corporel, le moyen de production de l'universel. Entre celui, réaliste, qui croit à l'existence de la blancheur, et celui, «vociste», qui prétend que seul le nom donne quelque forme à la généralité, la «sémiotique» d'Abélard propose le raisonnement par ressemblance qui permet de considérer que si plusieurs choses sont de même couleur ou de couleur comparable alors il est possible d'induire une signification des choses singulières «en fonction d'une cause commune qui fonde cette attribution» .

Dire les choses, les décrire grâce aux mots et aux représentations cartographiques ou picturales - au sens propre du terme cette fois - signifie les faire entrer dans un ordre de classification comme «vallée», «rivière» qui vaut plus que l'existence ou non des «incorporels» comme on disait au Moyen-Age. Les mots ou les traits de crayon qui marquent les hauteurs donnent forme au monde autant qu'ils le traduisent. Voir n'est pas de l'ordre de la représentation mais de la formation du monde comme objet visible. Le rôle de la langue ou du graphisme ne consiste pas à communiquer un sens qui lui préexisterait mais à donner «forme et figure».

Ne peut-on aller plus loin encore - c'est en tous cas ce que propose de plus en plus la pensée contemporaine - et penser que l'œil ne voit ce qu'il voit que parce qu'il est lui-même formé par un langage spécifique qui n'a que peu à voir avec la voix. Renversement de perspective qui voudrait que l'œil ne voit qu'informé par son propre voir ; nos sensations seraient sourdes et aveugles sans lui. Les langages seraient ainsi les premiers instruments de savoir donnant accès aux diverses affections de l'âme. On comprend alors pourquoi le terme de sens est si justement ambivalent qu'il s'adresse autant à la signification qu'à la sensibilité. On comprend surtout le rôle primordial qu'il peut jouer dans l'aperception du monde.

III. Un nouveau territoire d'intelligibilité

Il me semble qu'un dernier pas est franchi dès lors que l'on admet que chaque sens possède son langage particulier, une matérialité organisée en vue de fournir à la vision comme à l'audition les meilleurs accès à son existence propre. Ainsi, même si la parole est le traducteur des autres langages ou pour reprendre les termes de Hjelmslev, s'il joue le rôle de «passe partout», il n'empêche qu'elle ne constitue pas l'unique origine de la signification. La hauteur, la largeur, la couleur, le doivent autant à la capacité de voir conçue comme langage «des formes et des figures» qu'à la langue stricto sensu.

Nous insistons sur ce point largement abordé par les psychologues de l'enfant et par des psychanalystes comme Sami-Ali parce qu'il ouvre une perspective qui veut inscrire «les affections de l'âme» au sein d'une organisation des topoï tributaire, dans sa constructions même, des procédures minimales d'intelligibilité que sont nos cinq sens formés par les divers langages et pratiques productives.

Les dispositifs qui semblent environner la vie sociale forment en réalité sa substance. Les hommes en société ont en commun - ce qui ne veut pas dire qu'ils ne s'y disputent pas - des manières de faire, des manières de parler, des perceptions du monde, mais également ses dispositifs matériels. Les cultures et les sociétés partagent, divisent ou s'approprient les mêmes espaces conçus, perçus, construits ; mieux, ces dispositifs les constituent comme être sociaux et culturels existants, corporels ou incorporels, imaginaires .

Soit l'instrument langagier est autonome, c'est le cas de la langue, soit il est d'abord destiné à un usage concret mais ce dernier étant lui-même culturellement défini, cette adhérence ne fait que reporter le procès sémiotique à son usage. Il n'y a pas d'accès à la sensibilité, à la visibilité sans cette «formation» première ; voilà l'enseignement que peut tirer me semble-t-il le chercheur de la proposition d'Abélard .

L'introduction du langage dans le domaine qui nous occupe permet ainsi de comprendre comment la réalité empirique est un élément du tout social en ce qu'il entre dans sa production des objets et de leurs valeurs. Le paysage est partie prenante de l'œil qui participe de la culture et des dispositions sociales et idéales qui l'organise. La rue est partie prenante de la vie générale du quartier non seulement en tant que cadre mais de

lieu d'affect. Ainsi que l'affirment les ethnométhodologues à la suite de G. H. Mead , les langages font partie de l'interaction où se nouent les liens qui lui donneront son identité particulière...

Ce renversement de perspective qui contextualise la relation sociale sur le modèle de la philosophie anglo-saxonne du langage, est à l'œuvre en sociologie depuis plus d'une décennie et c'est sans aucun doute pour cela qu'elle se rapproche de la géographie qui à bien des égards en constitue le prolongement. Cela a été engagé à la suite également des ethnologues à travers les approches in situ mais à un niveau qui reste microsociologique . Dans cette nouvelle optique, l'espace cependant n'est qu'un «cadre» pour les mouvements concrets des acteurs sociaux. En considérant que le cadre est partie prenante de l'action sociale ou du geste productif au contraire, on peut le considérer à sa manière comme un «actant» .

Plus largement, cette posture implique comme on a vu une recombinaison des disciplines scientifiques actuelles et dessine un nouveau «territoire» de recherche où la matérialité est directement impliquée sinon comme «chair» à la manière des phénoménologues du moins, selon notre propre terminologie, comme dispositif spatial du fait social et inversement comme disposition sociale de la donne spatiale .

*

*

On connaît le rôle de la métaphore comme œuvre de lisibilité là où le poète, l'écrivain ou le géographe veut accentuer les capacités de lisibilité de la ville, du paysage et plus largement de l'environnement. Si nous voulons à notre tour donner aux dispositifs spatiaux de la vie sociale toute leur amplitude théorique, il nous faut aussi observer ce versant concernant le rôle de la langue dans la production scientifique.

Ces métaphores n'ont souvent rien de scientifique certes et il faudrait au contraire que l'analyse s'en détache si elle veut accéder à ce que l'on nomme objectivité. Mais d'un point de vue pratique, elle est production d'images, ouverture à la comparaison et partant à la signification. Comparer la courbe d'une rue à la hanche d'une femme ne permet pas de comprendre la formation de la ville de Nantes mais par contre de mieux la lire.

Se pose alors la question de la définition de ces sciences qui selon M. Foucault n'ont rien de scientifique au sens strict du terme. Placées à l'intérieur de son «trièdre du savoir» , elles ne peuvent que s'inspirer des sciences maîtresses que constituent la biologie pour la psychologie, l'économie pour la sociologie et la linguistique pour l'anthropologie.

Cette vision, assez réductrice il est vrai, grâce à notre renversement des points de vue, montre que la géographie et la sociologie sont aptes à nourrir des disciplines appauvries au contraire. Une certaine sociologie - mais M. Weber l'a déjà fait de façon éclatante - doit pouvoir informer à son tour la base caricaturale de l'économie assise sur une stricte logique des intérêts individuels. De même, l'apport de la psychanalyse lui permettrait de mieux saisir la volonté de puissance individuelle et collective au fondement ou non de l'accumulation des bénéfices etc. De même une certaine géographie devrait rejoindre une sociologie de la culture matérielle ou plus précisément de la sensibilité. A son tour, cette sociologie n'avancera dans sa démarche que si elle se met au courant de la sémiotique, etc.

L'enjeu du raisonnement que nous tentons de présenter ici brièvement concernant les dispositifs spatiaux de la vie sociale où une partie de la géographie habituellement divisée en physique et humaine se recompose comme physique sociale et où la sociologie souvent réduite à une approche abstraite des rapports sociaux, envisage désormais la forme et la matière de ces rapports comme autant de temporalités et «spatiosités» construites.

Pour reprendre la figure foucauldienne du trièdre, ce nouveau territoire - à prendre cette fois au sens réel autant que métaphorique du terme - du savoir, à partir de sa base spatiale, verrait une sémiotique essentiellement non verbale ou du moins plus destinée aux sens qu'à la narrativité à l'un de ses côtés. Elle emprunterait à l'observation ethnologique sa méthode d'approche des faits sociaux situés qu'elle ne séparerait plus de la dynamique de l'action, sur l'autre.

Société conçue avec ses cadres et habitacles divers, avec ses «vêtements» depuis les habits jusqu'aux chambres, maisons, voûtes végétales ou minérales etc., avec ses jeux du paraître et de la proximité, avec ses instruments de mobilité, tous considérés comme adjuvants de sa propre corporéité engagés dans un processus d'action où les conflits n'ont d'équivalents que le désir de complétude dans la relation à l'autre.

C'est ainsi que nous avons décrit le quartier Saint-Paul à Paris . Lieu d'ancienne sociabilité immigrée où les pierres et les gens vivaient dans une connivence telle qu'un homme qui y revient peut pleurer devant une fenêtre, une femme âgée être émue et s'asseoir sur le rebord de la grille d'une école communale comme si elle renouait avec son enfance. Pierres et gens formaient la substance de cette «petite société» ; son identité découlait des choses comme des mots étranges qui traversaient la rue d'une voix trop forte, des images, des souvenirs et des nourritures présentes. Cette identité que l'on retrouve dans le berceau fusionnel de la rue des Rosiers fonctionnant comme hospitalité et refuge ; dans son inscription territoriale se nourrissant de la proximité du «carreau du Temple» l'inscrivant imaginativement dans un passé médiéval comme pour lui fournir un semblant de légitimité ; dans les hiérarchies sociales se mesurant aussi bien dans la manière d'être du notable que du savant de la loi mosaïque ; mais aussi dans son irréductibilité, dans sa singularité qui fait «déictique», ici et pas ailleurs, tout comme son habitant. Le tout fonctionnant en même temps dans une frêle logique des contraires où la similarité de destin fait de l'identité une qualité de l'Universel et la singularité des biographies, l'identité incomparable de chaque devenir historique.

L'identité est une des formes les plus remarquables de cette incarnation singulière de l'homme dans son universalité d'être de langage, de corps marqué pour l'échange des regards et des affects, de lieu du proche et du lointain. Lieu de l'étranger, paradoxal en sa permanence. Il n'y a d'existence culturelle que dans la frontière et l'hospitalité, dans la dérive et le repère, dans le visible et l'aveuglement, entre le solitaire et la multitude, entre la foule et l'enkystement. Les figures et les rhétoriques du lieu permettent ce paradoxe où un plus un, deux plus deux... font l'un.